

30^e DIMANCHE ORDINAIRE B 2009

En guérissant l'aveugle de Jéricho, Jésus ne fait pas que suivre la pente de son cœur : il montre aussi qui il est. En ce temps où l'on attendait avec impatience le Messie, tout le monde connaissait les promesses du livre de Jérémie que nous avons entendues en 1^{ère} lecture : « Je ramènerai par un bon chemin Israël dispersé et il y aura parmi eux même l'aveugle et le boiteux ». Jésus se situe ouvertement dans cette perspective. Il va au-devant de la foi tâtonnante de l'homme qui l'a reconnu comme messie, *Fils de Dieu* et *rabbi*, et il la porte à son achèvement. En effet, il ne se contente pas de ramener l'aveugle vers Jérusalem, il le guérit : il fait donc plus qu'accomplir la promesse. Aussitôt l'homme se met à sa suite, et S. Luc de préciser qu'il glorifiait Dieu. Au lendemain de la semaine missionnaire, il nous décrit ce qui est à l'origine de la mission : le dynamisme de la reconnaissance et de la gratitude.

L'amour est en effet la source de la mission. On annonce le Christ parce qu'il a transformé notre vie : c'est quelque chose qui doit monter du plus profond de nous. Quand on est heureux, on a envie de le crier. Quand on aime, on a envie de crier le nom de celui qui nous a aimé le premier et que l'on aime en retour. Quand on aime Dieu et que l'on vit de lui, on aimerait que tous aussi en vivent. C'est l'expérience de S. Paul : « Malheur à moi si je n'évangélise pas, malheur à moi si je n'annonce pas la Bonne Nouvelle ». Mais on peut remonter plus haut, plus profond : c'est l'expérience même de Jésus : vivant de la présence du Père, il n'a de cesse de nous le faire connaître. Jésus nous révèle le Père : c'est le dynamisme même de son être : il est le Verbe, la Parole de Dieu. Le mouvement de l'évangélisation, c'est de faire connaître à chacun de quel amour il est aimé par le Père pour faire naître en chacun le désir d'aimer en retour le Père. L'évangélisation suppose donc l'intériorité. Une Eglise qui ne prierait pas ne pourrait plus évangéliser car serait alors éteint le feu de l'amour qui en est le moteur. C'est ce que dit merveilleusement S. Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Eglise et que si l'Amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang ».

Dans ces conditions, il est clair que la mission ne peut se réduire à l'action humanitaire. Pour beaucoup, le missionnaire modèle, c'est un acteur social (médecin, professeur, etc.). Quelqu'un qui aide les autres à subsister. C'est déjà très bien quand on sait la puissance d'égoïsme qui habite en chacun. Mais c'est insuffisant. Car donner à manger ou soigner, ce n'est pas donner des raisons de vivre. La plus grande des pauvretés, c'est de ne pas se savoir fait pour aimer et être aimé, c'est de ne pas se savoir fait pour la vie éternelle. Ce ne sont pas des

milliards de dollars qui sauvent un peuple, ce sont les valeurs spirituelles et morales qui l'habitent. Christianiser un peuple, en christianiser les comportements, c'est l'aider à se développer dans la vérité, c'est lui permettre d'accéder à la véritable indépendance. Celle de l'amour, où chacun accepte de ne plus être un assisté mais de se mettre au service des autres, et ainsi de les aimer en actes, malgré sa pauvreté.

Une telle attitude suppose des purifications. Evangéliser, ce n'est pas exporter sa culture : la mission ne se réduit pas à propager des valeurs. « Ce n'est pas nous que nous prêchons, dit Paul, mais le Christ Jésus, Seigneur ». Il fut un temps où l'on avait tendance à l'oublier, mais aujourd'hui, ce serait plutôt le contraire : on aurait tendance à s'enliser dans le dialogue du fait que nous, Européens, sommes de moins en moins convaincus de nos valeurs, et même du bien-fondé de baptiser les cultures païennes. Le relativisme moral actuel en dit long à ce sujet et explique parfaitement les réticences à inclure la mention du christianisme dans le projet de Constitution européenne. Pour en revenir au dialogue, il est vrai que pour dire quelque chose à quelqu'un, il faut d'abord apprendre à le connaître. Ce que firent merveilleusement par exemple les Pères Blancs dans les pays musulmans. Mais pour dialoguer en vérité, il faut aussi savoir dépasser le stade de l'écoute. Pour dialoguer, il faut avoir quelque chose à dire. Or, ce n'est pas notre faute, mais nous, chrétiens, sommes dépositaires d'un message de salut universel, le seul qui valorise la dignité de chaque être humain, un message d'ailleurs qui nous dépasse et que nous enlaidissons par notre péché : nous le portons « comme un trésor dans des vases d'argile » dit encore Paul. Il n'y a donc vraiment pas quoi en tirer orgueil. Ce n'est pas de l'impérialisme culturel car nous avons abandonné notre culture européenne, païenne, pour devenir comme disait Pie XI des « sémites spirituels ». Le cœur de notre culture, ce n'est plus Rome ni Athènes mais bien Jérusalem. Ce trésor, comme dit S. Paul, nous ne pouvons le garder pour nous-mêmes. Paul ne s'embarrasse pas de dialoguer trop longtemps avec les sages païens ou les docteurs juifs : à chaque fois cela se termine par un échec. « Ce que nous prêchons, c'est un messie crucifié, scandale pour les juifs, folie pour les païens ». Notre dialogue, ce n'est d'ailleurs pas un dialogue, c'est plutôt un trilogue. Il y a un troisième terme qui brise l'horizontalité du dialogue : c'est le Christ et son Esprit. En tout dialogue missionnaire, le Christ est présent. Le modèle du missionnaire, et aussi de l'éducateur chrétien, c'est Jean-Baptiste, « l'ami de l'Epoux » : « il faut qu'il grandisse et que moi je diminue ». Le but du dialogue missionnaire, ce n'est pas d'imposer ses idées mais c'est de s'effacer dans un cœur pour qu'y germe la présence du Christ sous l'action de l'Esprit. C'est à cela que nous sommes appelés, poussés par l'Esprit de notre confirmation.